

Cabinets de curiosités

Somptueuses, étonnantes dérives protéiformes : le cabinet de curiosités revu et corrigé par Aganetha Dyck et Jennifer Angus

aturalia : ainsi était nommée cette catégorie de la *chambre des merveilles*, dans laquelle étaient conservés créatures et objets naturels. Les insectes étaient particulièrement prisés des collectionneurs. Quelques siècles plus tard, deux artistes se saisissent des bestioles en question et en

font des ouvrages de tapisserie faussement victorienne, tissent et brodent avec les papillons des décors sobres ou fastueux, initiant même avec les abeilles un travail de collaboration.

Deux artistes dont le *genre* féminin n'est peut-être pas étranger au choix de ces insectes et des manières de travailler. Des artistes ayant pour commun dénominateur (et ce, avec les collectionneurs) cette qualité qui les détermine si justement : la curiosité. Une attitude qui, trop longtemps, avait été jugée de manière péjorative (associée à l'indiscrétion), jusqu'à ce 17^e siècle prospère en cabinets de curiosités, qui fit de cet attribut une des qualités comportementales les plus hautement prisées.

Participant donc de cette tradition du collectionneur, Jennifer Angus et Aganetha Dyck font aussi preuve d'une telle obsession que l'on pourrait parler ici d'attitude symptomatique. Disons que ces artistes/entomologistes excellent dans l'art de mettre en scène les insectes et leur labeur. Jennifer Angus a poussé la curiosité jusqu'en Asie du Sud-Est à la recherche d'ailes à épingle et Aganetha Dyck est sortie de l'atelier pour découvrir le monde de l'apiculture.

S'il est vrai que le *Wunderkammer* figurait une forme embryonnaire de pratique muséale, le musée est surtout ici lieu de paradoxe. Les œuvres d'Angus et de Dyck ne se servent du contexte que pour mieux creuser le fossé entre réel et illusion, entre objets extraordinaires et ordinaires, entre l'esthétique et le domestique. Le monde qui fascine ces artistes est naturel, organique, biologique, élémentaire, brut pour ne pas dire sauvage.

Si les premiers cabinets de curiosités italiens, les *studioli* avaient pour mission de satisfaire la curiosité et l'obsession de leurs propriétaires plus que de diffuser et transmettre des savoirs, Angus et Dyck trouvent plaisir, quant à elles, à s'installer dans des lieux différents (intérieurs ou extérieurs). Les mises en abyme sont sujettes à des réactions différentes selon la durée du contact visiteur/œuvre (celles qui sont issues du premier coup d'œil et celles qui sont générées par l'observation attentive). In situ, certaines œuvres de Dyck se font nomades, s'accommodent d'un arbre, alors que les créations d'Angus se comportent en instruments décoratifs, installations contextuelles se référant souvent à des collections de musées qui la reçoivent.

De la rareté et de l'ordinaire/
du domestique à l'exotique

Aux siècles passés, les merveilles des collectionneurs apparaissaient comme autant de spécimens rares, triomphes d'une recherche parfois assez intrépide et passablement longue (le temps d'une vie bien souvent...). On les protégeait tant bien que mal, selon les connaissances et les moyens de l'époque, on les classait du mieux possible, ce mieux se faisant naturellement la prolongation des goûts des collectionneurs épris qui jouissaient autant qu'ils peinaient devant l'ampleur de la tâche. Quelques scientifiques, initiés, puis touristes admiraient l'œuvre, jalouant le nombre, la qualité, la rareté des curiosités. Plus large était la collection, plus rares étaient les pièces exposées, plus prestigieuses



devenaient le lieu et le personnage qui y était rattaché. Un des problèmes majeurs du collectionneur était de garder un certain ordre malgré la passion ; l'art d'étiqueter, de préciser, de compartimenter n'était pas toujours au point. Jennifer Angus s'amuse d'ailleurs à mettre en scène cette destinée du collectionneur qui finit sa vie aux prises avec un problème d'organisation (acheminant le trésor vers sa perte). Car cet ordre est impératif au classement des insectes qui en sont d'ailleurs un modèle : n'y a-t-il pas de composition plus ordonnée, plus symétrique, plus équilibrée que celle d'un insecte, d'un papillon, d'un quelconque élément de la nature ?

Du goût de la rareté, Angus et Dyck ont gardé peu de chose. Leur intérêt se tend plutôt vers l'insecte ordinaire, leur obsession se reportant davantage sur le nombre que sur l'objet unique. Il s'agit ici de multiplication, d'essaims, de concentrations,